

Christophe Lemardelé

ARMOR

Christophe Lemardelé

Armor

© Christophe Lemardelé, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6111-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Love is the only thing which gives
meaning to our poor ways on earth.*
Malcolm Lowry, *Under the Volcano*

I

La première rencontre est d'une extrême banalité. Elle ouvre la porte et lui présente l'intérieur :

« Ici vous avez le salon, avec cuisine équipée. Une salle de bains à gauche, avec toilettes, et ici un balcon, face à la mer ».

Elle se retourne pour recueillir son assentiment et il le lui donne sans réfléchir, par politesse. Il n'est pas du genre à inspecter les lieux, vérifier que tout fonctionne. Son regard est happé par l'horizon marin. Il est venu là pour se reposer. Il ne la voit même pas cette première fois. Elle pose les clés sur le comptoir qui sépare la cuisine du salon et le salue.

Il passe des heures dans le noir, maintenant que le soir est tombé. Sur le balcon, il fait trop froid, l'hiver est encore là, mais il a approché le lourd fauteuil du salon de la baie vitrée. Les vagues au loin vont et viennent, et l'hypnotisent, comme elles l'ont toujours fait. Elle, dans sa cuisine, dit plus pour elle-même que pour sa vieille mère devant sa télé : « Il semble un peu étrange le nouveau locataire du gîte ». Comme elle n'obtient aucune réponse, elle continue la phrase dans sa tête : « Mais il est plutôt bel homme ».

Quand deux solitudes se confrontent, que peut-il en sortir ? Une énième fausse histoire d'amour ou une véritable amitié ? Lui ne pense pas à ça, il a déjà tant de mal à se remettre de son vécu. L'impression d'avoir eu trop de vies, et toutes les cicatrices qui vont avec. Il y a cru à l'amour, même à sa réinvention, mais tout cela était vanité... Elle y pense un peu plus. Mais comment savoir quand tout commence si bien pour se finir si mal ?

« J'ai divorcé deux fois, lui dira-t-il plus tard. La première fois pour me sauver, la seconde m'a été imposée. Une rupture, brutale. »

« Moi, une seule fois, répondra-t-elle. C'était il y a longtemps maintenant. Mes deux enfants étaient encore petits. Tout s'est bien passé au début, puis, je ne sais pas pourquoi, il avait voulu régler des comptes après... »

Les premiers jours, elle le voit par la fenêtre de sa cuisine. Il marche, il n'arrête pas de marcher, les épaules rentrées. Le chien de la maison l'a pris en sympathie et l'accompagne. Il y a peu de monde sur l'île à cette époque de l'année et l'animal s'ennuie parfois. Un maître est mieux qu'une maîtresse, il

arpenre, il s'aventure, il marque à sa manière son territoire. Le chien l'a bien compris. Et puis cet homme silencieux qui lui donne sa main à renifler avant de le toucher le rend confiant.

Elle regarde sa mère qui ne bouge pas, endormie devant son écran de télé. Ses enfants lui manquent. Mais, voilà, ils sont partis, ils font leur vie. Elle s'ennuie effroyablement par moments. La lecture des romans ne suffit pas. Quand elle se regarde dans le miroir de la salle de bains, elle se trouve fanée, comme une fleur dans un vase. Même sa belle chevelure rousse semble avoir perdu de son éclat. Dans le village, il n'y a pas grand monde pour elle. Il y a bien ce nigaud de Pierrot qui lui tourne autour mais elle ne se voit pas avec lui, ce serait faux. C'est étrange la vie, se dit-elle, on est finalement condamné à la solitude.

« Quand je t'ai vu pour la première fois, arrivant avec un seul bagage, et cet air ténébreux, j'ai pensé : voilà quelqu'un qui fuit quelque chose. C'était vrai ? »

« Oui, je fuis la trivialité de mes semblables. »

« Tu as des enfants ? »

« Trois garçons, je les ai abandonnés à leur mère. C'était paraît-il mieux pour tout le monde, je n'ai pas eu le courage de me battre. »

« C'est quoi ce tatouage sur ton bras ? »

« Le signe de l'infini, je voulais disparaître. Et c'est finalement ce que je fais. »

Il n'était pas censé rester mais, à un moment, elle lui demandera : reste. Elle l'implorera presque du regard. Il a sa vie, à Paris ou ailleurs. Un métier, un appartement, une voiture. Une pension alimentaire à verser. Il quittera tout, disparaître. Il s'agira seulement, pensera-t-elle, de régler quelques détails : démissionner, renoncer à ses droits sur la maison familiale en contrepartie de toute pension, donner la voiture à cette même personne qui avait fait son bonheur puis son malheur, ne donner, pensera-t-il, son nouveau lieu d'existence qu'à ses trois fils. Les aimer, leur dire à quel point il les aime. Dernière chose : se séparer du téléphone portable.

Elle l'attend, et cela lui semble long alors que l'attente n'est que de quelques jours. Elle ne comprend pas qu'il ne fasse rien. Pourtant, elle ne manque pas une occasion d'apparaître : « Tout va bien ? le gîte vous convient ? » Il semble tellement absent. Il lui dira qu'il n'était plus en mesure d'aimer qui que ce soit. Il précisera : de désirer qui que ce soit. Elle n'est pas amoureuse, elle ne sait plus

ce que c'est. Mais il y a ce vide immense dans sa vie. Cette mère qui ne dit plus rien depuis le départ du père, enterré, là-bas, au cimetière, comme son jeune frère, mort de s'être engagé sur un cargo, un accident, stupide, comme tous les accidents... Et ses enfants qui ne donnent guère signe de vie, ou alors des messages convenus. Ils ne viennent plus sur l'île, il n'y a rien à y faire. Ils travaillent sur le continent, ont des vies abrutissantes, sans enfants, comme s'ils ne voulaient plus se perpétuer. Elle est restée pour sa mère mais aussi pour vivre autrement : s'occuper du gîte et tenir la supérette près du port. Sa vie d'avant, sur le continent, oubliée. Les sorties, les amies, les amants, c'est du passé. Cet homme, c'est peut-être une nouvelle chance...

« Tu n'aimes pas faire l'amour ? »

« Je ne sais plus faire ça... »

« C'était il y a si longtemps ? »

« Non, à peine plus d'une année maintenant, mais quelque chose est cassé... Au début, j'ai essayé de revivre normalement, mais je n'y suis pas arrivé. L'amour, je savais ce que c'était, je n'étais pas préparé à ce qu'il m'échappe ainsi... »

« Les hommes, en général, ils sont obsédés par ça, et toi non ? »

« Si, mais je n'y crois plus. C'est comme si mes gestes sensuels devenaient uniquement mécaniques... J'espère que tu ne m'en veux pas, mais il me faudra du temps. »

Il y a le gîte, prolongement de la maison, et puis la vue sur l'océan. Le village est à cinq minutes à pied. La liaison avec le continent a lieu matin et soir. Le bateau emmène et ramène les îliens, ceux qui travaillent sur le continent, celles qui s'ennuient trop parfois. Elle n'en fait pas partie.

« Raconte-toi un peu... »

« ... Je suis désolé, je ne saurais pas par où commencer. Mais toi, fais-le. »

« Je suis née ici, enfin presque. Disons que j'ai grandi dans cette maison. Mon père était marin pêcheur, ma mère faisait le reste. Le gîte, c'est eux qui en ont eu l'idée. Pendant longtemps, j'ai vécu sur le continent, en ville, comme n'importe qui. Mais quand il a fallu s'occuper de mes parents, comme mes enfants se débrouillaient, je suis revenue ici. Pour la liberté. L'ennui aussi... »

Elle l'a trouvé prostré dans le noir, comme au premier soir de sa venue, hypnotisé par les vagues. Elle est entrée après avoir frappé car il n'y avait